

## Ode à la blancheur (fragments)

Juan Garcia

Volume 8, Number 1, février 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036507ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036507ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

### ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this document

Garcia, J. (1972). Ode à la blancheur (fragments). *Études françaises*, 8(1), 55–62.  
<https://doi.org/10.7202/036507ar>

JUAN GARCIA

Ode à la blancheur  
(fragments)

Combien de fois aurai-je en toi porté mon âge  
et fait la part du rêve et celle du miroir  
avant que tu ne viennes en de nouveaux visages  
pour limiter ma vie à sa plus simple image  
et refaire avec moi un chemin dans nos cœurs  
combien de fois aurai-je effacé ton passage  
afin de n'être plus que le témoin d'une ombre  
tant la nuit était propre à passer mes messages  
et le vent rapporteur de mes moindres signaux  
et j'ai laissé ici la preuve de mes pas  
sans qu'une seule pierre ait permis la parole  
car je ne savais plus où éclairer mon corps  
ni traîner avec moi mon cadavre à venir  
avant que le sommeil ait fait place à la mort  
puis le jour est venu renouer chaque maille  
pour un envers du monde où rêver à loisir  
et je n'ai su que dire que ton nom à la ronde  
pendant que le soleil éclatait dans mes veines

Longtemps je t'ai cherchée au large de mes songes  
ne sachant plus comment remuer dans ma peau  
ni comment retirer la poussière de mon sang  
et je n'ai pu trouver que des bribes de ciel  
sur une terre d'usure que le temps fait durer  
je n'ai pu que marcher hors les murs de mon âme  
pour n'être plus qu'un homme en marge des vivants  
mais déjà la sagesse avait un goût de cendre  
et la chair une saveur de vieille outre de vin  
le matin n'offrait plus que le néant des ruines  
à mesure que le monde découvrait son profil  
et partout fut donné le permis de tuer  
et de voir en son frère une flamme à éteindre  
l'arbre même n'était qu'un symbole de plus  
à coucher parmi d'autres sur un champ de bataille  
et la faim qui avait eu raison de l'enfance  
au point qu'il n'y avait que des cris dans les ventres  
battait tout le pays en quête d'un écho

Maintenant je ne sais où tourner mon regard  
je n'ai plus dans la bouche que des restes de mots  
qui s'échappent de moi pour une entente au loin  
et ne disent plus rien que des choses visibles  
tout ce que j'ai connu s'en va à la fontaine  
la rose que j'aimais tant a perdu son savoir  
la chanson la plus douce m'est un signe de pluie  
et je vais tel qu'un dieu qui décrète l'éclair  
en des villes traversées de rumeurs et de rues  
qui n'ont plus que l'éclat d'un dernier souvenir  
je vais en des décors que l'aube va surprendre  
ouvrant sur l'avenir une à une des portes  
et comptant sur mes mains les saisons de surcroît  
tandis que des étoiles se meuvent sur les herbes  
à l'égal des poissons qui parcourent l'azur  
et que je ne suis plus qu'un amas de silence

Je me souviens de toi depuis mon dernier souffle  
la vie m'avait quitté à la lenteur du sable  
et pourtant je n'étais qu'au début de moi-même  
déjà veuf d'un amour qui n'avait pas de nom  
et traînant la semelle en de vieux cauchemars  
qui avaient le pouvoir de me laisser sans gestes  
je n'étais que celui qui mérite les chiens  
le vagabond d'hier qui se couvrait d'ordures  
mon aventure n'était que l'effet d'une eau trouble  
ma vue ne se bornait qu'aux plus anciens mirages  
et je ne pouvais plus que plonger hors de moi  
en quête d'un courant où rouler sans fatigue  
jusqu'à ce que ma tête ne soit plus qu'un torrent  
à force de penser en formes et couleurs  
et que le premier homme à suffire à ses actes  
soit présent pour toujours au colloque des anges

Voici que je ne suis plus  
dans cette nuit de couteaux aveugles  
que celui qui pose sa main  
trois fois contre le ciel, qui s'ouvre  
au premier acte du monde  
dans un cliquetis d'éclairs  
celui qui n'a pas de nom beau  
à faire paraître sur son front  
comme le cœur obscur de l'étoile  
dans la sueur blanche des nuages

Voici que les mots prennent forme  
dans l'atelier de ma patience  
le cœur est seul dans sa corolle  
tout imprégnée de sens  
de grand matin un petit homme  
laisse errer son visage  
sur une rue de pas perdus  
où les bruits sont des sous noirs  
pas une fille qui ne soit pas  
à la hauteur de son jeune âge  
pas un regard à la fenêtre  
qui ne soit un livre ouvert

Je me souviens de l'aujourd'hui  
j'avais vingt ans moins le sourire  
et une chambre au fond du jour  
qui me coupait de tout reflet  
le printemps était revenu  
comme une empreinte au creux des pierres  
c'était midi qui refaisait  
le long parcours de son horaire  
et ton corps éclatait sur le mien  
comme une source en plein soleil

Tous les soirs à la même heure  
tu poussais vers moi tes cheveux  
et dans l'anonymat des draps  
n'ayant pas de nom à te donner  
qui soit ici ton ornement  
ni ne pouvant aller par les mains  
vers le profil de ta présence  
je déposais mon souffle sur ton souffle  
et je mâchais comme des herbes  
ta chair à même son sommeil

Je pense à des paroles hors des murs et des mots  
qui nommeraient les choses d'après leurs noms célestes  
et dont le seul rempart serait la vérité  
un château y serait sous le charme d'un chant  
que chanteraient des hommes à la veille de naître  
l'automne reviendrait faire de l'arbre un squelette  
où des oiseaux en cris n'auraient déjà plus d'ombre  
et l'on verrait du ciel des cortèges de saints  
en blanc se détachant du rouge de leur sang

Je pense et ce n'est pas que mon cœur au partage  
ce n'est pas que mon ode en morceaux dans le vent  
c'est une croix de plus pour le salut du monde  
et le chemin se fait pas à pas vers le jour  
à la mesure des temps que laissent les tambours  
la chapelle est au bout du dernier repentir  
elle n'attend qu'un soupir devant tous les péchés  
pour célébrer l'alliance entre le vin et l'eau

La nuit va me venir comme une eau de colère  
et je ne pourrai plus que boire à l'abandon  
sans cesse revenu au lieu du déjà vu  
cassé dans mon élan vers le sommet du jour  
pourtant j'aurai laissé dans les contours du vent  
ma face reproduire ride à ride ma vie  
et fait trois fois le tour du donjon de folie  
sans que le dernier masque m'ait laissé son rictus  
pourtant j'aurai donné mon obole à qui meurt  
comme on meurt au milieu d'une ronde d'enfants  
mais que me reste-t-il à crier dans mes fers  
pour que le plus grand nombre ait l'âme à la surface  
que me reste-t-il donc de noir dans la mémoire  
pour choir ainsi sur terre comme une mauvaise ombre

Je vois que le silence ne se fait qu'avant l'aube  
quand il n'y a personne aux bouches des fusils  
et que les condamnés ressemblent aux élus  
je vois que d'un regard ma nature est jugée  
malgré la mère aimée comme de l'eau bénite  
et le père tourné vers le bras du bourreau  
je vois et c'est déjà un nuage de plus  
à faire passer au loin pour que l'eau continue  
et le langage perd tout indice du monde  
pour exprimer de haut le sillage des âmes